



— Au revoir, Mamie, ai-je dit dans un murmure tout en tournant sur moi-même pour répandre ses cendres dans les dunes. Tu es unie à la nature, maintenant... et à Papi.

La Réserve naturelle de Spurn Point – une péninsule de cinq kilomètres de long qui s'étend de la mer du Nord à l'estuaire du Humber – était l'endroit préféré de mes grands-parents, et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi. Par une journée d'août ensoleillée comme celle-là, quand la mer d'un vert bleuté était calme, j'avais l'impression d'être sur une île au milieu de nulle part, plutôt qu'à quarante kilomètres à l'est de Hull.

J'ai regardé les cendres se déposer parmi le sable et les herbes, exactement comme le souhaitait Mamie. Une larme a coulé sur ma joue, et je me suis empressée de l'essuyer, car je savais que c'était exactement ce que Mamie *ne souhaitait pas*. Je l'ai imaginée me chuchoter à l'oreille : *Voyons, voyons, Charlee, ma chérie, ferme le robinet ! Pleurer ne me fera pas revenir*. Cependant, je ne pouvais pas m'en empêcher. Ils me manquaient terriblement, tous les deux. Quand ma mère, Stacey, m'a abandonnée le jour de ma naissance, ce sont mes grands-parents qui m'ont élevée, alors perdre Papi il y a cinq ans et Mamie au mois de mai m'a fait un double choc les

deux fois : la perte d'un grand-parent et celle d'un parent en même temps.

Je me suis assise sur une dune non loin de là, j'ai fermé les yeux, laissant le soleil du milieu de l'après-midi caresser mon visage. C'était une si belle journée ! Mamie en aurait bien profité. Si le cancer ne l'avait pas emportée, elle aurait été assise à mes côtés et aurait identifié avec enthousiasme les oiseaux et les fleurs sauvages. Hélas, elle n'était pas là, et elle ne le serait plus jamais.

Au début du mois d'avril, les médecins lui avaient donné une semaine, deux, tout au plus. Je savais qu'elle tenait absolument à fêter mon trentième anniversaire, le 1^{er} mai. Je savais aussi qu'elle était épuisée, qu'elle souffrait, et qu'elle était prête à rejoindre Papi. Tandis que je tenais sa main frêle dans la mienne, à l'établissement de soins palliatifs, alors qu'elle perdait et reprenait tour à tour connaissance, je lui ai murmuré qu'elle avait le droit de partir, mais d'une manière ou d'une autre, elle a réussi à s'accrocher et à tenir jusqu'à cette date importante, pour mourir le 2 mai à 1 h 08 du matin, avec moi à son chevet.

Je crois n'avoir jamais vu un couple aussi uni que celui que formaient mes grands-parents. Tous les souvenirs que j'ai d'eux sont heureux : ils riaient ensemble quand ils préparaient à manger, se donnaient la main partout où ils allaient, dansaient le slow dans le salon quand ils croyaient que j'étais dans mon lit. Mamie était tombée amoureuse de son voisin : Papi avait dix ans quand il avait emménagé dans la maison d'à côté, et il l'avait invitée à l'aider à construire une cabane dans les bois. Ils avaient été inséparables pendant les soixante-douze années qui avaient suivi, jusqu'à ce qu'une crise cardiaque fatale

nous l'enlève. Véritable gentleman, il était apprécié de toutes celles qui le rencontraient, mais il n'avait d'yeux que pour Mamie. Mon souhait de toujours était d'avoir la chance de connaître un jour un amour comme le leur. Peut-être l'avais-je déjà trouvé, avec Ricky. Après six mois avec lui, je savais que j'étais folle amoureuse et je n'arrivais pas à imaginer ma vie sans lui, mais j'avais conscience que notre relation n'en était encore qu'à ses débuts. Avoir une grand-mère en phase terminale ne nous avait pas exactement fourni la toile de fond idéale pour un début de relation heureux et insouciant, mais le fait qu'il ne m'avait pas quittée pour quelqu'un ayant moins de bagages émotionnels semblait indiquer qu'il ressentait la même chose que moi.

—Charlee !

J'ai rouvert les yeux et j'ai regardé dans la direction d'où venait le cri, mettant une main en visière pour me protéger de la lumière éblouissante du soleil.

—Ricky ?

Il courait dans le sable en me faisant signe de la main.

—Je croyais que tu ne pouvais pas te libérer !

Le cœur battant la chamade, j'ai pris mon sac à main et l'urne, et j'ai descendu la dune en courant pour me jeter dans ses bras.

—Biffo est en train de terminer le chantier. Il est grand temps qu'il accomplisse sa part de travail, ce sale fainéant. Je ne voulais pas que tu sois obligée de faire ça toute seule... Je n'arrive pas trop tard, n'est-ce pas ?

Je me suis écartée de lui et je lui ai montré l'urne vide.

Il esquisse une grimace.

—Désolé. Ça a été ?

—C'était un peu émouvant, mais...

Ma voix s'est brisée et mes yeux se sont emplis de larmes.

Ricky m'a à nouveau prise dans ses bras, me serrant contre lui, et j'ai pleuré tout contre sa poitrine. Comme il mesurait un mètre quatre-vingt-deux et qu'il était très musclé, du fait de son travail de menuisier et d'ouvrier du bâtiment, ses étreintes étaient puissantes et réconfortantes. Quand Ricky venait de me prendre dans ses bras, j'avais toujours la sensation de pouvoir affronter n'importe quoi.

—Désolée, ai-je dit, une fois calmée. J'ai l'impression de n'avoir fait que te pleurer dessus, depuis que nous nous connaissons.

J'avais rencontré Ricky vers la fin du mois de février, alors que j'étais sortie pour fêter le trentième anniversaire de ma meilleure amie, Jodie. Ses potes et lui faisaient la tournée des pubs du centre-ville de Hull à l'occasion d'un enterrement de vie de garçon, mais les pubs n'avaient jusque-là pas réservé un accueil chaleureux au grand groupe exclusivement masculin, alors les hommes avaient offert quelques tournées gratuites à notre petit duo pour que nous nous joignons à eux. J'avais instantanément éprouvé de l'attraction pour Ricky. Avec ses cheveux blond foncé coupés court, ses yeux bleus pétillants et ses pommettes saillantes, il me faisait penser à Brad Pitt plus jeune. Quand Ricky avait pris mon numéro à la fin de la soirée, je ne m'étais vraiment pas attendue à ce qu'il m'appelle, mais il l'avait fait deux jours plus tard, et il m'avait invitée à dîner le lendemain.

Les cinq premières semaines que nous avons passées ensemble avaient été fabuleuses. Ricky était intéressant, drôle et attentionné, et je m'imaginais aisément tomber

amoureuse de lui ; mais j'avais brusquement été obligée de me concentrer sur autre chose. Mamie avait été hospitalisée, puis, à la suite de son diagnostic accablant, admise dans l'unité de soins palliatifs.

— Quel genre de petit ami est-ce que je serais si je m'enfuyais en courant quand les choses se compliquent ? Allez, viens par ici...

Il a essuyé mes larmes, puis il m'a pris le visage au creux des mains et plongé ses yeux dans les miens pendant quelques instants avant de m'embrasser avec tendresse. Il a glissé ses doigts dans mes cheveux quand notre baiser s'est fait plus profond, et mon cœur s'est remis à battre la chamade. J'ai gémi tout bas à l'instant où il a fait glisser ses mains sur mon dos, puis sous mon tee-shirt, pour effleurer doucement le côté de mes seins. Une brève sensation d'excitation a aussitôt cédé la place à l'agacement, et je me suis écartée de lui, les sourcils froncés. Est-ce qu'il venait vraiment de me peloter, un jour comme celui-là ?

— Allez, Charlee... a-t-il dit d'une voix rauque, pleine de désir. Il n'y a personne. Tu sais bien que je ne peux pas te résister.

Il s'est approché de moi pour m'embrasser à nouveau, mais j'ai fait un autre pas en arrière.

— Je sais, et je suis très flattée, mais ce n'est pas vraiment le moment ni l'endroit, si ?

Je lui ai montré l'urne de Mamie pour illustrer mon propos, et j'ai dû prendre sur moi pour garder un ton léger et ne pas ajouter : *Fais preuve d'un peu de respect !*

Il a hoché la tête.

— Désolé. Je n'ai pas réfléchi. Tu me pardonnes ?

Je me suis détendue, incapable de résister à ses grands yeux implorants.

—Ce n'est pas grave. Je suis juste un peu émotive, aujourd'hui...

J'ai levé le regard au ciel.

—Un peu plus émotive que d'habitude, je veux dire.

J'ai pris sa main dans la mienne.

—Merci d'être si patient avec moi. Je sais que je ne suis pas exactement la petite amie idéale, à pleurer tout le temps et à rechigner à l'idée de faire l'amour chez mes grands-parents, mais je vais me rattraper.

J'avais beaucoup de choses à me faire pardonner. Nous couchions ensemble, mais pas régulièrement. Pour faire des économies et rembourser ses dettes auprès de la banque, Ricky logeait gratuitement chez Biffo, son collègue de travail, et il dormait sur le canapé, alors je ne pouvais pas passer la nuit avec lui là-bas. Avant que la santé de Mamie se dégrade, il avait dormi plusieurs fois chez nous. Elle avait insisté pour qu'il s'installe dans ma chambre, disant qu'elle n'était pas complètement naïve et qu'elle savait ce que c'était que les relations modernes, mais j'aurais largement préféré qu'elle lui propose la chambre d'amis. L'idée de faire l'amour alors que Mamie dormait – ou essayait de dormir – dans la pièce voisine me faisait frissonner. Après sa mort, j'ai cru que ma gêne se dissiperait, mais jusque-là, cela ne s'était toujours pas produit. Ma stratégie consistait à éviter toute intimité, ou à m'allonger, à croiser les doigts et à simuler. Je n'étais pas fière de moi.

—Ce soir ? m'a demandé Ricky d'un ton plein d'espoir.

—On verra.

J'ai mis l'urne dans mon sac, contente d'avoir un prétexte pour me détourner, au cas où mon expression révélerait ce que je pensais vraiment de cette perspective.

Main dans la main, nous nous sommes dirigés tranquillement vers Spurn Point, la pointe de la flèche de sable.

—Biffo m'a demandé quand tu voudrais commencer les gros travaux de rénovation. Son frère aimerait qu'il s'occupe des plâtres chez lui, et il ne veut pas se lancer dans le chantier si tu as besoin qu'on refasse d'abord tout chez toi.

J'ai soupiré. Prendre la décision de rénover la maison de mes grands-parents m'avait coûté plusieurs nuits blanches. Elle avait grand besoin d'être modernisée, mais je me sentais coupable à l'idée de changer toutes les choses que Mamie et Papi avaient choisies. Ils adoraient cette bâtisse, et elle reflétait vraiment ceux qu'ils étaient. Elle ne reflétait pas celle que j'étais, cela dit.

—Je ne sais toujours pas quoi faire. M. Winters est encore passé, hier soir. Il veut à tout prix l'acheter pour sa fille. Je me demande si je ne ferais pas mieux de la lui vendre et d'en acquérir une qui me correspondrait davantage.

—La vendre ? Depuis quand ? Quand je t'ai suggéré cette idée, tu m'as soutenu catégoriquement que tu ne déménagerais pas.

Ricky avait l'air un peu contrarié, et je pouvais le comprendre. J'avais en effet été claire, sur le moment, mais mon voisin, M. Winters, avait fait une observation très pertinente : puisque j'avais l'intention de tout rénover, la maison ne ressemblerait plus à celle de mes

grands-parents, alors la vendre pour aller m'installer ailleurs serait-il si différent ?

—Je sais, et j'étais bien décidée, sur le moment, mais maintenant, j'ai des doutes. Il y a beaucoup de travaux à faire dedans, et je ne suis pas sûre de pouvoir me résoudre à tout changer. Ce serait peut-être plus simple et moins douloureux de couper complètement les liens qui m'y rattachent, de la vendre, et de m'en acheter une nouvelle avec l'argent.

Nous avons continué à avancer en silence pendant quelques minutes avant que Ricky reprenne la parole.

—Je crois que tu ferais mieux de la vendre, et si je dis ça, c'est parce que tu n'es pas à l'aise dedans. Même quand ta Mamie était encore en vie, tu te comportais comme si tu étais locataire. Je croyais que ce serait différent, après sa mort, mais rien n'a changé. Tu es toujours aussi tendue.

Il m'a regardée avec insistance. Savait-il que je simulais ?

—Je crois que tu as besoin d'un nouveau départ.

Nous sommes arrivés à Spurn Point et nous nous sommes assis sur la plage, l'un en face de l'autre. J'ai pris une poignée de sable chaud et je l'ai laissé s'écouler entre mes doigts tout en admirant la vue magnifique. À ma gauche, il y avait la mer, bleu foncé et turquoise, scintillante dans la lumière du soleil. À ma droite, je pouvais voir la péninsule jusqu'au phare bas sur la plage et aux phares à rayures noires et blanches dans les dunes herbeuses. J'entendais les oiseaux et les insectes, et je sentais le sel dans l'air.

—Est-ce que je t'ai fait de la peine en disant ça ? m'a demandé Ricky en passant ses mains d'avant en arrière dans le sable.

J'ai secoué la tête.

—Non. C'est juste que j'ai matière à réflexion... mais tu as raison : je ne me sens plus chez moi dans cette maison.

En grandissant, je m'y sentais très bien, mais j'avais déménagé à l'âge de vingt ans pour vivre en colocation dans un appartement avec Jodie. J'avais toujours su que je ne vivrais pas éternellement avec ma meilleure amie et, effectivement, après quatre merveilleuses années ensemble, il avait été temps pour elle d'emménager avec son petit ami de longue date, Karl. N'ayant pas pu trouver un autre logement abordable relativement proche de mon travail, j'étais retournée vivre chez mes grands-parents. C'était censé être provisoire, mais moins d'un an plus tard, Papi était mort, et Mamie semblait avoir vieilli de dix ans du jour au lendemain. Elle n'arrêtait pas de me répéter que rien ne pressait, que j'avais tout le temps pour déménager, et je la connaissais assez bien pour comprendre que c'était sa façon de me demander de rester. Je suis donc restée, mais j'avais l'impression d'être une locataire. Ce n'était pas à cause de quoi que ce soit qu'elle ait pu dire ou faire ; c'était uniquement dans ma tête, mais je ne me sentais pas chez moi.

—Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? m'a demandé Ricky.

—Vendre la maison à M. Winters. Je crois. J'ai raison ?

Il a ramassé un galet et l'a lancé dans la mer, puis il a reporté son attention sur moi.

—Oui, parce que ce serait rapide et facile, mais seulement s'il t'en offre un bon prix. À ta place, je ferais d'abord venir plusieurs agents immobiliers pour la faire estimer, parce que les maisons comme celle-là

sont très demandées, même quand il y a des travaux à faire... mais seulement si tu veux *vraiment* vendre. C'est ta décision.

Il s'est frotté les mains pour en faire tomber le sable, puis il a pris la mienne et m'a regardée droit dans les yeux.

—Que tu vendes ou que tu restes, je t'aimerai, de toute façon.

J'ai écarquillé les yeux. Il m'aimait ? Il ne me l'avait encore jamais dit. J'ai observé attentivement son expression fervente et je m'en suis voulu. J'étais ridicule. Ce n'était qu'une façon de parler. Cela ne signifiait pas qu'il m'aimait vraiment, n'est-ce pas ?

Ricky a caressé le dessus de ma main avec son pouce.

—Tu as entendu ce que je viens de dire, Charlee ?

Sa voix était douce, et il avait l'air de manquer un peu d'assurance, ce qui était adorable.

Mon cœur s'est mis à marteler ma poitrine.

—Oui, j'ai entendu, mais je n'étais pas sûre que...

J'ai laissé ma phrase en suspens et il a souri.

—Je le pensais vraiment. Je t'aime, Charlee. Je suis désolé de ne pas te l'avoir dit plus tôt, mais je n'ai jamais réussi à trouver le moment propice. Je ne suis pas sûr que celui-ci soit idéal, mais ça m'a plus ou moins échappé.

Je savais que je l'adorais mais, à ce moment précis, je me suis rendu compte que cela allait plus loin. J'étais tombée amoureuse pour la toute première fois. Cela faisait six mois qu'il était là pour moi, et je voulais qu'il fasse partie de ma vie pour toujours.

—Je t'aime aussi, Ricky.

Il s'est penché en avant et m'a embrassée avec tendresse, mais, cette fois, il n'a pas cherché à obtenir

quoi que ce soit d'autre. Nous nous sommes allongés sur le sable, les mains jointes, et nous avons regardé le ciel. Seuls des nuages extrêmement fins – semblables à des sillages d'avion – venaient fendre le bleu vif. J'ai pensé à ce que Ricky et moi venions de nous dire, à la patience et à la compréhension dont il avait fait preuve, et une idée a germé dans ma tête. Je n'étais pas quelqu'un d'impulsif, mais il arrivait qu'une idée s'impose soudain à moi et qu'elle me paraisse si bonne que je me devais d'agir immédiatement en conséquence. C'était une étape importante, que je n'avais jamais été proche de franchir.

Le ventre noué par le trac, j'ai essayé de trouver le meilleur moyen de formuler les choses. J'ai puisé du courage dans la main de Ricky refermée sur la mienne, et j'ai roulé sur le côté.

—J'ai quelque chose à te demander.

Ricky s'est tourné vers moi.

—Je t'écoute.

—Étant donné que je vais probablement vendre la maison, comme nous venons d'en parler, ce ne serait peut-être que pour un court laps de temps, mais je voulais savoir...

J'ai marqué une pause, m'efforçant de calmer ma nervosité pour empêcher ma voix de trembler.

—Je voulais savoir si tu aimerais venir vivre avec moi ?

Son visage s'est éclairé.

—Tu es sérieuse ?

—Ce serait sûrement mieux que de dormir sur le canapé de Biffo, entouré de canettes de bière vides et de ses sous-vêtements sales... et tu n'aurais pas de loyer à payer, bien sûr.

Ricky a ri.

—Tu sais que si je dis oui, ce ne sera pas pour ces raisons-là, n'est-ce pas ? Ce sera parce que j'ai envie d'être avec toi.

J'ai hoché la tête.

—Dans ce cas, j'accepte ! Quand ?

—Maintenant ?

Il a eu un grand sourire, puis il m'a serrée étroitement dans ses bras.

—Merci mille fois ! Tu veux qu'on aille chercher mes affaires tout de suite, et qu'on fête ensuite ça quelque part ?

J'ai à nouveau eu le trac, mais pour une raison différente, cette fois, et le rouge m'est monté aux joues quand j'ai dit :

—Et si nous allions d'abord à la maison pour fêter ça, et ensuite chercher tes affaires ?

Ricky s'est levé et il m'a tendu la main pour m'aider à me mettre debout.

—Eh bien, si tu le présentes comme ça...

*

Alors que nos corps nus s'enlaçaient sur le tapis du salon, une heure plus tard, je devais me répéter de me détendre et de profiter de l'instant présent. Je savais que Ricky et moi étions sexuellement compatibles, parce que nous avions fait un petit voyage à l'occasion de son anniversaire et que cela avait été formidable, mais je n'arrivais tout simplement pas à me détendre chez mes grands-parents. Je n'aurais pas su dire si c'était parce que cela me semblait irrespectueux ou parce que je m'attendais à moitié à ce que l'un d'eux nous surprenne. Les

doigts et la langue de Ricky s'affairaient avec une précision d'expert, et pourtant, j'ai de nouveau dû simuler.

Nous nous sommes allongés sur le côté, face à face. Il a passé une main avec douceur sur les courbes de mon corps.

— Est-ce que je m'y prends mal ?

J'ai senti ma gorge se serrer.

— Non ! Bien sûr que non. Pourquoi cette question ?

— Charlee ! On peut lire en toi comme dans un livre ouvert.

Grillée ! Il était donc bel et bien au courant.

— Ce n'est pas toi. C'est juste...

— C'est juste cette maison, n'est-ce pas ? Comme je te le disais tout à l'heure, tu n'es pas à l'aise ici, et je ne crois pas que ça changera un jour.

J'ai froncé le nez.

— Désolée. Je sais. Je ne peux pas vivre comme ça, hein ? Dès demain matin, j'appellerai des agents immobiliers.

— Je trouve que tu le devrais, mais seulement si tu es sûre de toi.

— Je suis sûre de moi. J'ai besoin d'avoir mon propre chez-moi, je ne peux pas rester chez mes grands-parents. Ou, plutôt, *nous* avons besoin d'avoir notre propre chez-nous...